

Place aux livres

Numéro 66, été 2001

Montréal : à la découverte de l'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2001). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (66), 58–61.

Gilles Proulx. *Combattre à Ristigouche. Hommes et navires de 1760 dans la baie des Chaleurs*. Ottawa, Parcs Canada, 1999, 151 p.



En juin 1760, des bâtiments de commerce de construction française, la frégate *Machault*, dirigé par François Chénard de la Giraudais, le *Bienfaisant*, du capitaine Jean Gramon, et le *Marquis-de-Malause*, du capitaine Antoine Lartigue se réfugient dans la baie des Chaleurs. Ils sont vite pris au piège par cinq bâtiments de la marine royale britannique, arrivés de Louisbourg. Après un siège d'une dizaine de jours et un combat de cinq heures, le *Machault* se saborde le 8 juillet, tandis que les deux autres navires français brûlent. Entre 1967-1972, une équipe d'archéologues de Parcs Canada effectue des recherches dans l'estuaire de la rivière Ristigouche.

Ce volume résume ce qui s'est passé dans la baie des Chaleurs au printemps et à l'été 1760. Dans une deuxième partie, l'auteur scrute l'architecture des bâtiments français et anglais. Plusieurs planches, cartes, tableaux, plans comparent les dimensions, les déplacements, les poids, la mâturation des équipements en présence. Deux appendices et un lexique complètent cet ouvrage.

Laval Lavoie



Michelle Côté. *L'Envers du décor*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2001, 296 p.

D'abord, comme pour une pièce de théâtre, l'auteure situe l'action. La bourgeoisie vit à l'intérieur des murs du Vieux-Québec et dans les beaux quartiers bordés par les plaines d'Abraham. Les petits commer-

cants et les travailleurs se retrouvent surtout dans le bas de la ville. Après avoir installé le décor, Michelle Côté présente les principaux personnages.

C'est l'histoire d'une jeune femme, à la fin des années 1950, qui souffre devant un époux de plus en plus distant. Ses nombreuses interrogations s'achèvent le plus souvent par un aveu de culpabilité : elle n'apporte pas assez de soin à son apparence ou aux travaux domestiques. Sa grande dépendance envers son conjoint la frustre, car elle ne vit que par et pour lui, elle ne peut envisager le futur sans sa présence. C'est un amour de soumission qui n'est pas épanouissant.

Pour son premier roman, l'auteure a choisi une voie difficile, celle de l'introspection plutôt que, par exemple, celle de l'aventure. Michelle Côté a su relever le défi parce qu'elle a eu l'intelligence de ne pas isoler ses personnages de leur époque. En même temps que le lecteur assiste à la dépendance de Solange, à ses doutes, à ses peurs, il voit en filigrane les craintes de tout un peuple. La libération du personnage principal n'est pas fortuite, c'est l'aboutissement d'un long processus. Comme celle des Québécois. Fini les démons, la peur de ce que les autres pensent, fini les dépendances.

Les échanges qui ont cours tout au long de cette œuvre sur certains phénomènes sociaux, comme la religion, la culture québécoise, l'homosexualité, la libération de la femme, démontrent que l'auteure a longtemps réfléchi à ces sujets. Que dire de cette belle pensée venant de



la bouche de la sœur de Solange en parlant de la maternité : « Je t'assure que, si les hommes avaient cette jouissance, ils l'auraient chantée, en auraient fait des vers, l'auraient glorifiée. »

Chez les auteurs de romans, rares sont ceux qui réussissent si bien leur entrée. Michelle Côté a un beau style d'écriture, elle conduit adroitement les dialogues et elle est bien documentée. Mais il faut plus pour devenir un auteur à succès, il faut l'inspiration. Ce n'est pas ce qui manque chez elle. On n'a qu'à lire la description de la panique de Solange, à son retour de New York. Elle vient de surprendre Laurent, son mari, dans les bras de Christophe. Elle est indignée, elle souffre, elle rage. Son état d'âme est livré de telle façon que le lecteur non seulement vivra la souffrance de cette femme, mais il la ressentira au plus profond de son être.

Nous ne pouvons souhaiter qu'une chose, c'est qu'il y ait une suite à *L'Envers du décor*.

Maurice Champagne



Noam Chomsky et Robert W. McChesney. *Propagande, médias et démocratie*. Montréal, Écosociété, 2000, 202 p.



Ce petit livre regroupe deux pamphlets politiques parus séparément aux États-Unis et réunis pour la première fois dans cette traduction française. Noam Chomsky est un important linguiste américain dont le livre *Structures syntaxiques* (1979) avait fait date. Depuis une vingtaine d'années, il a toutefois délaissé les sciences du langage pour entreprendre une critique virulente du capitalisme américain, en dénonçant les mécanismes d'assujettissement par les pouvoirs et l'action pernicieuse des médias de masse, surtout aux États-Unis.

Le premier essai de Noam Chomsky traite du rôle des services de relations

publiques (des gouvernements, des grandes entreprises, des groupes de pression et aussi des médias) pour fabriquer des consentements dans l'opinion publique. S'il est toujours délicat de parler de propagande à propos de ces discours, on peut néanmoins réfléchir sur les mécanismes de persuasion de masses utilisés dans notre société. Chomsky cite comme exemple les stratégies de légitimation de la guerre du Golfe, en 1991, en mettant en évidence les discours du président américain et des médias qui ont tenté de diaboliser les adversaires de l'Occident (autrefois le bloc soviétique, par la suite l'Irak) pour mieux faire accepter dans l'opinion publique l'intervention armée des forces multinationales.

La dernière moitié du livre contient un essai récent du professeur Robert McChesney, qui analyse la concentration grandissante des médias aux États-Unis. Son exposé aborde le problème de la mondialisation et les dérives possibles liées à l'usage de l'Internet. Il prône un espace public plus respectueux, centré sur le citoyen et non sur les marchés ou les auditoires.

Il s'agit de la troisième traduction de Noam Chomsky à paraître chez Écosociété, un éditeur montréalais devenu le principal traducteur français des ouvrages récents de cet auteur. Puisqu'on ne traite pas directement du Canada dans ces essais (sauf quelques brèves mentions, en p. 141, 167, 199), la journaliste montréalaise Colette Beauchamp situe dans sa préface les propos de ces deux universitaires américains dans un contexte plus proche du Québec, en proposant des comparaisons et des exemples. Ce livre engagé intéressera non seulement les économistes et les chercheurs en science de la communication, mais aussi les journalistes et les politologues.

Yves Laberge

♦♦♦

Robert Bernier. *Un siècle de peinture au Québec. Nature et paysage*. Montréal, Éditions de L'Homme, 1999, 352 p.

Puisant dans la production de plus de 80 peintres, Robert Bernier dresse, dans son ouvrage *Un siècle de peinture au Québec*, un panorama de tableaux inspirés de la nature et des paysages québécois. Sans avoir la prétention de faire une anthologie de la peinture québécoise au XX^e siècle, l'auteur offre «l'occasion d'observer sur une période de 100 ans la transformation

des perceptions des artistes, de retenir leurs différents points de vue et l'étonnante variété de leurs regards» (p. 10).

Pour structurer son ouvrage, Robert Bernier a divisé le XX^e siècle en décennies, ce qui permet, d'une part, de broser un portrait assez complet de l'évolution de la peinture québécoise et, d'autre part, de suivre le parcours artistique des peintres choisis. En outre, une courte présentation biographique accompagne les œuvres sélectionnées. Parmi ces peintres, mentionnons entre autres Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, Marc-Aurèle Fortin, Adrien Hébert, Paul-Émile Borduas, Alfred Pellan, Jean Paul Lemieux et Jean-Paul Riopelle.

Un siècle de peinture au Québec se distingue particulièrement par son imposante somme d'illustrations. En effet, près de 400 reproductions en couleurs figurent



dans l'ouvrage de Bernier, reproductions qui, d'ailleurs, étayent bien les propos de l'auteur.

L'ouvrage de Bernier retrace clairement la marche vers la modernité effectuée par la peinture québécoise, et ce, tout en présentant de façon simple, mais efficace les grands débats et enjeux du XX^e siècle. Assurément, le néophyte y trouvera une bonne introduction à la peinture québécoise.

Jean-François Bouchard

♦♦♦

Yolande Gris  et Jeanne D'Arc Lortie (dir.). *Les textes poétiques du Canada français 1606-1867*.  dition intégrale, vol. 11, (1865-1866), Montréal, Fides, 1999, 875 p.

Ce livre, porté pour la première fois à notre connaissance, peut être considéré comme une véritable somme. Il s'agit du onzième tome d'une anthologie qui regroupe la totalité des textes poétiques publiés au Canada français, depuis l'arrivée



des premiers explorateurs jusqu'à la Confédération. Le présent tome regroupe sur deux années (1865 et 1866) l'intégralité des écrits poétiques de gens parfois célèbres (dont Louis Riel, Adolphe Marsais), des vers de nombreux po tes occasionnels et de quelques auteurs anonymes. Ces textes paraissaient à l'époque dans des recueils, journaux ou revues. Plusieurs poèmes étaient destinés à être chantés, et le texte indique dans plusieurs cas le nom de la chanson sur laquelle le poème était plaqué. On se surprend de l'étonnante qualité du français de l'époque, et parfois de l'audace de certains vers, comme ce poème enflammé attribué à Louis-Thomas Groulx, et datant de 1865 :

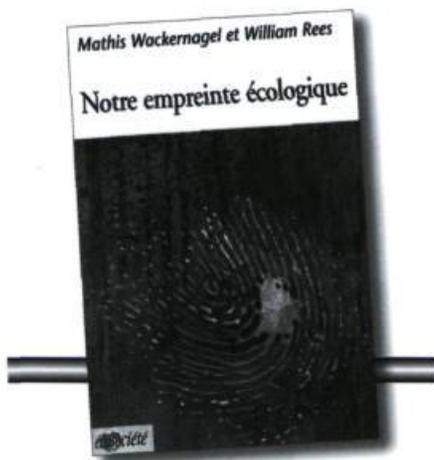
«Margarita la blonde
Dont le regard fascine et fait mourir
d'amour

Vieux, jeunes, tout le monde,
Disparut ce matin à la pointe du jour. [...]
Courez donc, jeunes filles,
Palpitantes d'amour, au bal de la Saint-Jean. [...]» (p. 161-162).

On y découvre également le long poème *Évangéline* de Léon-Pamphile Le May, qui totalise près de 3 000 vers (p. 357-423). Certains textes sont rédigés sous forme de chronique en vers, faisant écho à des  v nements d'actualité (la mort de François-Xavier Garneau ou celle de Charles-Michel d'Arumberry de Salaberry). En tout, ce onzième tome réunit 374 poèmes, par une centaine d'auteurs. Sans avoir pu examiner les tomes précédents, nous pouvons néanmoins affirmer que cette anthologie résulte d'un travail de titan, et constitue certainement un projet de recherche gigantesque et précieux, permettant de s'initier à un large pan inaccessible ou méconnu de notre production littéraire.

Yves Laberge

Mathis Wackernagel et William Rees.
Notre empreinte écologique. Montréal,
Les Éditions Écosociété, 1999, 207 p.



Depuis plusieurs décennies, des scientifiques et des spécialistes de la planification s'interrogent sur la capacité de la terre à répondre aux besoins de l'humanité. Face au rythme de la production et de la consommation actuelles, ceux-ci développent des modèles d'analyse qui aident à mesurer le rapport entre les ressources disponibles et les besoins des êtres humains sur la terre. En développant le concept d'empreinte écologique, les auteurs de cet ouvrage suggèrent un outil de planification qui permet de mesurer la capacité du sol à soutenir les activités humaines.

Divisé en quatre chapitres, ce livre introduit le lecteur à des notions complexes mais somme toute présentées d'une manière vivante. Ici, on s'intéresse moins à la construction sociale des problèmes d'environnement qu'à leur mesure objective. L'empreinte écologique, c'est donc la capacité de produire sur un territoire donné et la capacité de ce même territoire à absorber les rejets ou les déchets provenant des activités humaines. Les auteurs proposent même une équation qui mesure l'empreinte écologique de certains pays comme l'Inde, l'Australie ou certaines villes comme celle de Vancouver. Ils tiennent compte de variables, telles que la population, l'énergie fossile, les types de sol (forêts, terres arables) et les besoins en alimentation, en logement et en biens et services. Dans un tableau illustrant le déficit écologique de plusieurs pays orientaux et occidentaux, on comprend mieux la portée de cette notion qui remet en question des principes sur lesquels reposent notamment la mondialisation des marchés.

Dans cet ouvrage, les auteurs ne tiennent pas compte, dans leurs énoncés, du

cycle de l'eau dans la nature, de son utilisation et de son aménagement pour les activités humaines. Cela s'explique sans doute, car plusieurs chercheurs en sciences de l'eau s'intéressent depuis un bon moment aux rapports entre l'hydrologie et le territoire. Enfin, pour ceux et celles qui œuvrent dans les secteurs de la gestion environnementale et de la mise sur pied de modèles statistiques, ce livre apporte une contribution intéressante.

Yves Hébert

♦♦♦

Claude Beaugregard et Catherine Saouter (dir.). *Conflits contemporains et médias*. Montréal, XYZ éditeur, 1997, 187 p. (Coll. Documents).



Après avoir publié le collectif *Le documentaire : contestation et propagande*, Catherine Saouter nous propose, cette fois avec la collaboration de l'historien Claude Beaugregard, un autre collectif sur le rôle des médias durant les guerres et les conflits. Malgré sa concision, le titre de l'ouvrage ne rend pas totalement justice à la variété de sujets abordés et au grand intérêt de plusieurs des contributions réunies ici. D'entrée de jeu, un témoignage sincère du général Roméo Dallaire relate sa propre expérience lors de plusieurs opérations de maintien de la paix (Oka, Somalie, Rwanda) et invite les chercheurs à scruter davantage certains aspects des relations entre les médias et l'armée canadienne. Cette contribution initiale nous rappelle que les conflits armés impliquent des humains sensibles (militaires et civils) qui ne sont pas à l'abri de l'influence des sentiments, des erreurs ou de la propagande.

L'ouvrage juxtapose des exposés de praticiens (journalistes, militaires) aux résultats de recherches effectuées par des

théoriciens de la communication. Par exemple, quand et comment la propagande a-t-elle existé au Canada et qui visait-elle : les ennemis à berner ou les Canadiens français qu'il fallait convaincre du bien-fondé de participer à la guerre? En ce sens, les excellents articles de Gary Evans sur les films de guerre (actualités cinématographiques, courts métrages) produits par l'ONF à l'époque de John Grierson, et par ailleurs la contribution de Jenny-Louise Sexton sur les orientations idéologiques divergentes des quotidiens *Le Canada* et *Le Devoir* durant la Seconde Guerre mondiale sont à la fois instructifs et éloquentes. Ce sont les meilleurs articles de l'ouvrage. Il y est également question de conflits armés plus récents (Vietnam, guerre du Golfe, ex-Yougoslavie, Rwanda), mais toujours dans une perspective d'analyse du discours des médias (surtout la télévision et les journaux).

Ces dix-sept contributions se distinguent par leur clarté, leur concision et leur complémentarité. Le collectif *Conflits contemporains et médias* rejoindra particulièrement les chercheurs intéressés par l'opinion publique, les mécanismes de persuasion et l'histoire du Canada.

Yves Laberge

♦♦♦

Roch Legault et Jean Lamarre (dir.). *La Première Guerre mondiale et le Canada : contributions sociomilitaires québécoises*. Montréal, Méridien, 1999, 270 p.



Cet ouvrage, selon les deux enseignants au Collège militaire royal du Canada qui l'ont dirigé, «jette un regard surtout québécois sur la Grande Guerre». Ils ajoutent que les quatorze articles du recueil, tirés de communications au colloque de novembre 1998, «abordent une multitude

de sujets touchant la guerre et les sociétés». Donc, avec son approche variée, ce recueil «contribuera à améliorer notre compréhension du conflit et fera évoluer grandement l'historiographie au Canada français». Ils ont raison.

Legault et Lamarre note que l'article de Desmond Morton, «l'historien le plus réputé de la Grande Guerre», nous présente très bien la somme des connaissances acquises au sujet de l'impact de cette guerre sur la société canadienne. Pierre Jardin et Serge Jaumin suivent avec leurs articles sur les sociétés française et belge.

Plusieurs auteurs nous font connaître le résultat de leurs recherches dans les documents importants des archives : Yves Tremblay (sur Raymond Brutinel et le *Motor Machine Gun Brigade*), Bill Rawling (sur les unités de santé) et Roy Prete (sur les relations franco-britanniques en 1915). Jean-Pierre Gagnon, dans une note de recherche, décrit en détail les commandants de bataillon de la 5^e brigade. Trois auteurs (Claude Beaugard, Catherine Saouter et Germain Lacasse) analysent les sources visuelles (la photographie et les films), surtout en rapport avec les intentions de l'État. En plus, Robert Comeau écrit sur la conscription, David Cloutier sur l'exposition internationale Panama-Pacifique de San Francisco de 1915 et Alain Canuel sur la radiophonie. Enfin, Pierre Vennant propose une réflexion sur l'historiographie de la guerre. Dans l'ensemble, ce livre ajoute de façon importante et intéressante à nos connaissances de la Première Guerre mondiale.

John MacFarlane

♦♦♦

Didier Prioul (dir.). *Rops*. Québec, Musée du Québec, 1999, 125 p.



L'œuvre du peintre belge Félicien Rops (1833-1898) demeure encore méconnue et

peut-être trop souvent réduite à sa portion scandaleuse. Le beau catalogue que voici, concocté en vue de l'importante exposition présentée au Musée du Québec, à l'automne 1999, permet de découvrir la variété de l'œuvre et la profondeur de ses thèmes. Des liens entre les œuvres du peintre et certains écrits du poète Charles Baudelaire rappellent à quel point un créateur comme Rops pouvait s'inscrire totalement dans un courant artistique comme le romantisme et figurer comme un précurseur du symbolisme en art.

L'art de Rops, à la fois évocateur et provocant, doit être considéré comme l'une des premières manifestations de l'érotisme dans l'art pictural européen. Si ces images sensuelles peuvent donner une impression de déjà-vu dans notre monde saturé de publicité suggestive, il faut toutefois se rappeler que ces œuvres du peintre remontent à plus d'un siècle. À la lumière de l'effet que ces toiles laissent aujourd'hui, on peut imaginer sans peine les réactions obtenues à l'époque de leur création. Pourtant, un critique de 1885, Joséphin Péladan, avait rédigé à propos de l'œuvre de Rops une étude largement favorable, reproduite intégralement en fin de catalogue, prouvant que si l'artiste reste parfois incompris encore de nos jours, plusieurs de ses contemporains pouvaient néanmoins apprécier les subtilités de son art.

Les nombreuses illustrations, pour la plupart en couleurs, sont riches et reprennent intégralement les toiles et les dessins exposés. Ce catalogue réussit sa mission éducative, car il nous aide à mieux cerner l'œuvre et à comprendre l'artiste. Il nous restera au moins ce souvenir de cette exposition audacieuse et de grande envergure.

Yves Laberge

♦♦♦

Lionel Meney. *Dictionnaire québécois français pour mieux se comprendre entre francophones*. Montréal, Guérin, 1999, 1884 p.

Au Québec, on s'insurge parfois en disant «c'est le bout!» (en prononçant le «t»), alors qu'en France, on s'exclame en disant dans certains cas : «c'est la totale!». On parle ici sans arrière-pensée d'un «maniaque» des timbres tandis qu'en France, on dit que ce collectionneur est un «fana» des timbres-poste. On emprunte fréquemment le traversier pour aller de Québec à Lévis, mais en France,

on nous reprend si on emploie ce mot pour franchir la Manche en nous demandant plutôt d'utiliser le «ferry»!



Il existe bon nombre de variantes entre le français que l'on utilise en France et celui de bon aloi ayant cours au Québec. Lionel Meney, dans son volumineux dictionnaire québécois français, s'emploie à transposer des expressions québécoises dans un français standard, mais fournit – et c'est la grande originalité de sa contribution – des équivalents de ces expressions typiquement québécoises en argot parisien ou hexagonal.

Lionel Meney présente systématiquement des milliers de mots et d'expressions de notre langue populaire. En outre, chaque notice comprend des citations qui nous permettent de découvrir les mots décrits dans leur contexte. On y retrouve des extraits de journaux, de chansons et de nos œuvres littéraires les plus éloquentes. Évidemment, certains mots impropres apparaissant dans cet immense dictionnaire ne devraient pas être employés, car ils dérivent de l'anglais : «appointment» [sic] pour «rendez-vous» ; «canceler» [sic] pour «annuler». En ce sens, ce dictionnaire nous permet de constater à quel point bien des mots que nous employons sont calqués de l'anglais. En revanche, on trouve l'orthographe et le sens de plusieurs belles expressions typiquement québécoises. Ainsi, le verbe «revoler» est transposé par «valser», «adonner» par «bien tomber» ou «mal tomber», selon le cas.

On consultera avec bonheur ce livre vivant et rigoureux, accessible et très complet, qui résulte d'une vie de recherche passionnée sur les spécificités de nos expressions. On le parcourt avec plaisir et les découvertes – nombreuses – sont savoureuses.

Yves Laberge